dans la cour cette confusion des bravi au moment où Griso faisait des pieds et des mains pour les rallier. Lorsqu'il eut pu reprendre haleine, il s'écria : « Que faites-vous ici, mes amis? Ce n'est pas ici qu'est le diable, il est là-bas, au bout de la rue, dans la maison d'Agnese Mondella : des hommes armés sont là-dedans et semblent vouloir assassiner un pèlerin. Qui sait quel diable cela peut être?

— Quoi! — Quoi! — Qu'est-ce? et voilà une délibération tumultueuse qui commence. — Il faut y aller. — Il faut voir. — Combien sont-ils? — Combien sommes-nous? — Qui sont-ils? — Le consul! le consul!

— Me voici, répond le consul, du milieu de la foule : Me voici ; mais il faut que vous m'aidiez et que chacun m'obéisse. Vite : où est le sacristain? A la cloche, à la cloche. Vite, vite quelqu'un qui coure à Lecco chercher du renfort. Venez ici tous.... »

Les uns accourent, d'autres se glissent adroitement hors de la foule et s'esquivent. Le tumulte était déjà grand. lorsque arriva un autre villageois qui les avait vus partir en toute hâte, et qui se mit à crier, à son tour : Venez vite, mes enfants : des voleurs ou des bandits qui se sauvent avec un pèlerin : ils sont déjà hors du pays : Sus! mes amis! à la rescousse! Sur ce nouvel avis, sans attendre les ordres du capitaine, la foule s'ébranle, et tous se précipitent pêlemêle le long de la grande rue du village. A mesure que la troupe s'avance, bon nombre de ceux qui sont à l'avant-garde ralentissent le pas, se laissent devancer et se fourrent dans le corps de bataille: les derniers poussent en avant : l'essaim désordonné arrive finalement au lieu indiqué. Les traces de l'invasion étaient encore fraîches et patentes : la porte de la rue toute grande ouverte, les verrous démontés: mais les envahisseurs avaient disparu. On entre dans la cour, on va à la porte de la maisonnette : ouverte, elle aussi, et la serrure démontée. On se demande : Et Agnese? et Lucia? et le pèlerin? Où est-il ce pèlerin? C'est Stefano qui l'aura rêvé, le pèlerin. - Non, non : Carlandrea l'a vu aussi. Ohé! pèlerin! - Agnese! Lucia! Personne ne répond. On les a enlevées! on les a enlevées! Il y en eut alors qui, élevant la voix, proposèrent de poursuivre les ravisseurs; que c'était une horreur; et que ce serait une honte pour le

pays, si le premier brigand venu pouvait ainsi impunément venir enlever les femmes, comme le milan les poussins d'une basse-cour mal gardée. Nouvelle délibération et plus tumultueuse encore; mais il y eut quelqu'un (et l'on ne sut jamais bien qui ce fut) qui répandit dans la foule le bruit qu'Agnese et Lucia s'étaient mises en sûreté dans une autre maison. Le bruit se propagea rapidement de bouche en bouche, on y ajouta créance, il ne fut plus question de donner la chasse aux fuvards, et la foule s'éparpilla, chacun prenant tranquillement le chemin de son logis. C'était un bourdonnement, un tapage, des coups de marteau frappés aux portes, des grincements de battants qui s'ouvraient, des lanternes apparaissant à droite, d'autres disparaissant à gauche, de tous côtés des femmes questionnant de leur fenêtre. des hommes répondant de la rue. Une fois celle-ci redevenue déserte et silencieuse, les discours continuèrent dans les maisons et s'éteignirent dans les bâillements, pour ensuite recommencer le lendemain. Il ne survint toutefois aucun nouvel événement, si ce n'est que, dans la matinée de ce lendemain, le consul étant dans son champ, le menton appuyé sur ses mains, les mains sur le manche de sa bêche à moitié entrée en terre et un pied sur le fer de son outil: étant, dis-je, à ruminer dans son esprit les mystères de la nuit passée, et à calculer la raison composée de ce qui lui incombait et de ce qu'il était de son devoir de faire, il vit venir vers lui deux hommes d'assez gaillarde prestance, chevelus comme deux rois des Francs de la première race, et en tout semblables, pour le reste, à ces deux qui, cinq jours auparavant, avaient abordé don Abbondio, si tant est que ce ne fussent pas les mêmes. Ces deux personnages, avec des manières encore moins respectueuses, intimèrent au consul d'avoir à bien se garder de faire aucun rapport au podestat sur les événements de la nuit, ni de dire la vérité au cas où il serait interrogé là-dessus; et d'avoir à bien tenir sa langue et à ne pas encourager les commérages des paysans, pour peu qu'il caressât l'espérance de mourir de sa belle mort.

Nos fugitifs cheminèrent quelque temps d'un bon pas, gardant le plus complet silence et se retournant, tantôt l'un, tantôt l'autre, pour regarder si personne ne les poursuivait:

tous brisés par la fatigue de la fuite, par l'agitation et l'anxiété où ils s'étaient trouvés, par le chagrin de leur mauvaise réussite et par la vague appréhension de ce danger nouveau et inconnu auquel leur fuite avait pour objet de les soustraire. Et ce qui venait encore augmenter leur terreur, c'était d'entendre, pour ainsi dire, à leurs trousses ce tintement continuel de la cloche qui, tout en devenant de plus en plus sourd et plus vague à mesure qu'ils s'éloignaient, semblait prendre, en même temps, je ne sais quel ton plus lugubre et plus sinistre. Finalement le carillon cessa. Se trouvant alors dans un champ éloigné de toute habitation, et n'entendant plus autour d'eux le moindre bruit, ils ralentirent leurs pas; et Agnese, ayant repris haleine, rompit la première le silence pour demander à Renzo comment la chose s'était passée, et pour savoir de Menico ce que c'était que ce diable qu'il avait vu dans sa maison. Renzo, en deux mots, lui raconta sa triste histoire; puis tous trois se tournèrent vers le garçon qui leur rapporta plus clairement l'avertissement du père et leur fit le récit de ce que lui-même avait vu et des risques qu'il avait courus; ce qui, hélas! ne confirmait que trop l'avertissement. Les auditeurs en comprirent davantage que Menico n'avait su leur en dire. A une telle révélation, ils furent saisis d'un nouveau frisson: tous trois s'arrêtèrent un moment au milieu du chemin, échangèrent entre eux un regard d'épouvante; puis aussitôt, d'un mouvement unanime, ils posèrent tous trois une main, qui sur la tête, qui sous le menton, qui sur l'épaule de l'enfant, comme pour le caresser et le remercier tacitement de ce qu'il avait été pour eux un ange tutélaire, pour lui exprimer l'attendrissement qu'ils éprouvaient et presque pour lui demander pardon des angoisses qu'il avait subies et du danger qu'il avait couru pour les sauver.

« Maintenant retourne-t'en chez toi, afin que tes parents ne soient pas plus longtemps en peine sur ton compte, lui dit Agnese; et, se souvenant des deux parpagliole qu'elle lui avait promises, elle en tira quatre et les lui mit dans la main, en ajoutant: Je ne puis t'en donner plus pour le moment; mais prie le bon Dieu que nous nous revoyions bientot, et alors... » Renzo lui donna une berlinga toute neuve,

et lui recommanda bien de ne rien dire à personne de la commission qu'il avait reçue du père capucin. Lucia le caressa de nouveau, lui dit adieu d'une voix émue et touchante, et le garçon, tout attendri, les salua et retourna sur ses pas.

Les trois pauvres voyageurs se remirent en route tout pensifs, les femmes devant et Renzo derrière elles, comme pour leur servir d'escorte. Lucia se tenait serrée au bras de sa mère et évitait adroitement et avec douceur d'accepter l'aide que le jeune homme lui offrait dans les pas difficiles de ce voyage hors de tout chemin battu; rougissant en son cœur, même au milieu du grand trouble où elle était, d'avoir déjà osé demeurer si longtemps seule avec lui, et si familièrement, lorsqu'elle s'attendait d'un moment à l'autre à devenir son épouse. Maintenant, après le douloureux évanouissement de ce beau rêve, elle se repentait d'avoir été si loin; et, comme si elle n'avait pas déjà assez de sujets d'alarmes, elle s'alarmait aussi pour cette pudeur qui ne prend pas sa source dans la triste connaissance du mal, mais pour cette pudeur innée qui s'ignore elle-même, semblable à la frayeur de l'enfant qui tremble dans les ténèbres sans savoir pourquoi.

« Et la maison?» dit tout à coup Agnese. Mais, quelque légitime que fût le souci qui lui arrachait cette exclamation, personne ne répondit, par la bonne raison qu'aucun des deux n'était en mesure de lui donner une réponse satisfaisante. Ils poursuivirent leur marche en silence, et peu après ils débouchèrent finalement sur une petite place qui était devant l'église du couvent.

Renzo s'approcha de la porte de l'église et la poussa tout doucement. La porte s'ouvrit effectivement aussitôt, et la lune, pénétrant par l'entre-bâillement, illumina le pâle visage et la barbe argentée du père Cristoforo qui se tenait là, debout, dans l'attente. Voyant que personne ne manquait à l'appel, « Dieu soit loué! » dit-il; et il leur fit signe d'entrer. A ses côtés était un autre capucin, le frère lai sacristain, que par des prières et des raisonnements il avait décidé à veiller avec lui, à laisser la porte entr'ouverte et à s'y tenir en faction pour accueillir ces pauvres persécutés; et il n'avait fallu rien moins que l'autorité du père et sa

réputation de saint pour induire le frère lai à condescendre à cette infraction aux règlements, déjà fastidieuse par ellemême et, par surcroît, non exempte d'un certain danger. Dès qu'ils furent entrés, le père Cristoforo referma la porte tout doucement. Alors le sacristain n'y tint plus ; et, ayant tiré le père à l'écart, il lui murmura : Mais, mon père! de nuit... dans l'église... avec des femmes... fermer... La règle... mais, mon père! Et il hochait la tête. Tandis qu'il articulait ces quelques phrases entrecoupées, - Voyez un peu! pensait le père Cristoforo, s'il s'agissait de quelque brigand poursuivi, frère Fazio ne lui ferait pas la plus petite difficulté; et une pauvre innocente qui échappe aux griffes du loup....-« Omnia munda mundis (1) », dit-il ensuite en se retournant soudainement vers frère Fazio, oubliant que celui-ci ne comprenait pas un mot de latin. Et ce fut justement cet oubli qui fit effet. Si le père avait entrepris de discuter au moyen de raisonnements, frère Fazio aurait indubitablement trouvé d'autres raisonnements à lui opposer; et Dieu sait quand et comment la chose aurait pu prendre fin. Mais, en entendant ces paroles pleines d'un sens mystérieux et proférées d'un ton si résolu, il lui sembla qu'en elles devait se trouver renfermée la solution de tous ses scrupules. Dès lors il s'apaisa et dit : « C'est très-bien : vous en savez plus long que moi.

— Oh! vous pouvez vous en rapporter à moi, » répondit le père Cristoforo; et, à la vague clarté de la lampe qui brûlait devant l'autel, il s'approcha des réfugiés qui restaient, en attendant, plongés dans une douloureuse incertitude, et leur dit: Mes enfants, rendez grâces au Seigneur qui vous a sauvés d'un grand danger. Peut-être en ce moment... » Et, là-dessus, il se mit à leur expliquer l'avertissement laconque qu'il leur avait envoyé par le jeune messager; car il était loin de se douter qu'ils en savaient plus que lui, et se figurait que Menico les avait trouvés tranquillement retirés dans leurs maisons respectives. avant l'arrivée des bravi. Personne n'osa le détromper, pas même Lucia, qui toute-fois éprouvait un secret remords d'une semblable dissimulation envers un tel homme; mais c'était la nuit aux intrigues et aux feintes.

(1) Toute action est pure qui part d'une intention pure.

« D'après cela, continua-t-il, vous voyez bien, mes enfants, que ce pays ne vous offre plus, pour le moment, aucune sûreté. C'est pourtant votre pays, il vous a vus naître, vous n'y avez fait de tort à personne; mais Dieu le veut ainsi. C'est une épreuve, mes enfants : supportez-la avec patience, avec foi, sans rancune, et sovez certains que le jour viendra où vous vous estimerez heureux de ce qui vous arrive aujourd'hui. J'ai songé à vous trouver un abri pour ces premiers moments. Bientôt, j'espère, vous pourrez rentrer chez vous sans danger; mais, à tout événement, Dieu pourvoira à vos besoins pour le mieux; et moi, je m'efforcerai, soyez-en sûrs, de ne pas me rendre indigne de la grâce qu'il me fait en me choisissant pour ministre dans cette œuvre de secours qu'il veut vous prêter, à vous, ses pauvres chers affligés. Vous, continua-t-il en se tournant vers les deux femmes, vous pouvez vous arrêter à ***. Là. vous vous trouverez suffisamment à l'abri de tout danger et, en même temps, vous ne serez pas trop éloignées de votre maison. Informez-vous là de notre couvent, demandez le père gardien et donnez-lui cette lettre : il sera pour vous un second père Cristoforo. Et toi, mon bon Renzo, toi aussi, tu dois, pour le moment, te soustraire à la rage d'autrui et à la tienne. Porte cette lettre au père Bonaventure de Lodi, à notre couvent de la porte Orientale de Milan. Il te servira de père, il te donnera la marche à suivre, il te trouvera du travail, jusqu'à ce que tu puisses revenir vivre tranquillement ici. Allez-vous-en à la rive du lac, près de l'embouchure du Bione, ce torrent qui est ici à peu de distance du couvent. Là vous verrez un bateau amarré; vous direz: Barque! il vous sera demandé: Pour qui? répondez: San Francesco. Le bateau vous accueillera, vous transportera à l'autre rive où vous trouverez une charrette qui vous conduira directement jusqu'à ***.»

Celui qui demanderait comment le père Cristoforo avait pu avoir si promptement à sa disposition ces moyens de transport par eau et par terre, prouverait qu'il n'a aucune idée de ce que pouvait alors un capucin, et surtout un capucin que tout le monde tenait en odeur de sainteté.

Il restait maintenant un dernier souci : c'était de pourvoir à la garde des deux maisons. Le père en recut les clefs et se chargea de les remettre aux personnes qui lui furent indiquées par Renzo et par Agnese. Celle-ci, en remettant la sienne, poussa un grand soupir, se souvenant que sa pauvre maison était en ce moment toute grande ouverte, que le diable avait passé par la, et se demandant ce qui pouvait

bien v rester encore à garder.

« Avant que vous ne partiez, dit le père Cristoforo, prions tous ensemble le Seigneur afin qu'il soit avec vous durant ce voyage et toujours; et surtout afin qu'il vous accorde la force, qu'il vous accorde le désir de vouloir ce que lui-même a voulu. » Cela disant, il s'agenouilla au milieu de l'église, et tous firent de même. Après qu'ils eurent prié quelques instants en silence, lui, d'une voix grave, mais distincte, prononca ces paroles : « Nous vous prions aussi, ô mon Dieu, pour ce malheureux qui nous a conduits à cette extrémité. Nous serions indignes de votre miséricorde, si nous ne l'implorions pas aussi pour lui du fond de nos cœurs : il en a tant besoin! Nous, dans notre tribulation, nous avons une consolation, c'est que nous sommes dans la voie que vous nous avez tracée: nous pouvons vous offrir nos peines, et elles deviendront pour nous un mérite auprès de vous. Mais lui! il est votre ennemi. Oh! l'infortuné! il est en révolte contre vous! Seigneur, ayez pitié de lui : touchez son cœur, faites-le rentrer dans votre grâce et accordez-lui tous les biens que nous pouvons désirer pour nous-mêmes. »

Se levant ensuite comme quelqu'un qui est pressé, il dit: «Allons, mes enfants, il n'y a pas de temps à perdre: que Dieuvous garde, et que son bon ange vous accompagne: allez.» Et, tandis qu'ils se mettaient en marche remplis de cette émotion qui ne sait trouver de paroles, mais qui s'exprime sans elles, le père ajouta d'une voix tout émue: «Mon cœur

me dit que nous nous reverrons bientôt. »

Sans doute, le cœur, à qui lui prête l'oreille, a toujours quelque chose à dire sur ce qui adviendra. Mais que sait-il, le cœur? A peine quelque chose de ce qui est déjà arrivé.

Sans attendre de réponse, le père Cristoforo se retira à grands pas ; nos voyageurs sortirent, et frère Fazio ferma la porte en leur disant adieu d'une voix altérée par l'émotion qui l'avait gagné, lui aussi. Eux s'acheminèrent lentement vers la rive qui leur avait été indiquée; là ils virent

le bateau et, ayant donné et échangé le mot d'ordre, ils y entrèrent. Le batelier, faisant effort d'une rame contre la rive, s'en détacha; ramassant ensuite l'autre rame et voguant des deux bras, il prit le large en se dirigeant vers la rive opposée. Il ne soufflait pas la plus légère brise : le lac dormait calme et uni, et aurait pu paraître immobile, n'eussent été le tremblement et les légères ondulations de la lune qui s'y mirait du haut des cieux. On n'entendait que le flot sourd et lent se briser sur le gravier de la rive, le bouillonnement plus lointain des eaux brusquement resserrées entre les piles du pont, et le son cadencé de ces deux rames qui fendaient à la fois la surface azurée du lac, en sortaient à la fois dégouttantes et s'y replongeaient aussitôt. L'eau fendue par le bateau, en se rejoignant derrière la poupe, traçait un sillon ridé qui allait toujours en s'éloignant de la rive. Les passagers silencieux, le visage tourné en arrière, contemplaient les montagnes et le paysage éclairé par la lune et coupé çà et là par de grandes ombres. On distinguait les villages, les maisons, les cabanes : le manoir de don Rodrigo, avec sa tour carrée, dominant les masures entassées au pied du promontoire, ressemblait à un malfaiteur qui, debout, dans les ténèbres, au milieu d'une bande d'hommes gisant à terre endormis, veille en méditant un crime. Lucia le vit et frémit; elle parcourut ensuite du regard le penchant de la montagne jusqu'à son village, regarda fixement à l'extrémité, apercut sa maisonnette, aperçut la tête touffue du figuier qui dépassait l'enceinte de la cour, apercut la fenêtre de sa chambre; et, assise comme elle était au fond du bateau, elle appuya son coude sur le bord, pencha la tête sur son bras, comme pour dormir, et se mit à pleurer en secret.

Adieu montagnes qui émergez des eaux et dressez vers le ciel vos cimes inégales si connues à quiconque a grandi parmi vous! il en porte l'image aussi profondément gravée dans l'esprit que les traits de ses amis les plus chers: adieu torrents dont il distingue et reconnaît le mugissement autant que le son des voix domestiques: adieu blancs et gracieux villages épars sur les flancs des montagnes, semblables à des troupeaux de brebis disséminés dans de verts pâturages: adieu! Que la séparation est déchirante pour celui qui, étant

né et ayant grandi parmi vous, est forcé de vous quitter! Celui-là même qui s'en éloigne volontairement, séduit par l'espoir de faire fortune ailleurs, voit, en ce pénible moment, perdre de leur éclat ses rêves dorés de richesse; il s'étonne lui-même d'avoir pu se résoudre au départ et serait prêt à retourner sur ses pas, s'il ne songeait à la possibilité de revenir un jour opulent. Plus il s'avance dans la plaine, et plus son regard se détourne las et ennuyé de cette immense uniformité; l'air lui paraît lourd et sans vie; il pénètre morne et distrait dans les villes bruyantes, et les maisons ajoutées aux maisons, les rues aboutissant aux rues semblent lui ôter la respiration; et, devant ces édifices qui font l'admiration de l'étranger, il pense avec un désir inquiet au petit champ de son village, à la maisonnette sur laquelle il a déja depuis longtemps jeté ses vues et dont il espère, lorsqu'un jour il retournera riche à ses montagnes, pouvoir se rendre acquéreur.

Mais que dire de celle qui n'avait jamais porté au delà de ces cimes même un désir fugitif; qui avait encadré dans leur horizon tous ses plans d'avenir, et qui s'en trouve tout à coup jetée bien loin par une force perverse? de celle qui, arrachée en même temps à ses plus chères habitudes et troublée dans ses plus douces espérances, abandonne ces monts pour aller en quête de personnes étrangères qu'elle n'a jamais désiré connaître, et ne peut pas, même par l'imagination, entrevoir le moment fixé pour le retour? Adieu, maisonnette, tendre berceau, où, livrée au travail, mais agitée intérieurement par une pensée secrète, elle apprit à distinguer du bruit des pas de tout le monde le bruit des pas d'une personne attendue avec une émotion mystérieuse! Adieu, maison encore pour le moment étrangère, maison qu'elle a si souvent, en passant, regardée à la dérobée, et non sans rougir, et où son esprit se complaisait à pressentir un séjour tranquille et durable d'épouse! Adieu, église, où son âme s'était tant de fois réconfortée en chantant les louanges du Seigneur; où avait été promise et préparée la célébration d'un rite; où les secrètes aspirations de son cœur devaient être solennellement bénies, et l'amour lui être ordonné et sanctifié! Adieu! Mais celui qui vous inspirait tant de joie est partout, et il ne trouble jamais le bonheur de ses enfants, que pour leur en préparer un plus grand et plus du-

Telles étaient, à coup sûr, ou à peu près telles, les réflexions de Lucia; et guère différentes ne devaient être celles des deux autres voyageurs, pendant que la barque allait les approchant de plus en plus de la rive droite de l'Adda.